

Elle est la voix qui leur fait entendre les purs accents de l'idiome national.

Ne craignons pas l'absorption de notre race aux Etats-Unis tant qu'il y aura au milieu d'elle un écrivain ému qui chantera à nos frères exilés, sous cette forme exquise de la poésie française, les souvenirs de leur enfance, l'amour du sol natal et les chansons de leur mère.

M^{lle} Anna Duval est née à Montréal le 15 juillet 1862. Elle n'avait que trois ans quand ses parents émigrèrent aux Etats-Unis, qu'elle n'a cessé d'habiter depuis. On s'étonnera que le gracieux poète ait eu une éducation presque exclusivement anglaise, puisée dans différentes écoles de New York. C'est dans la langue de Shakespeare qu'elle essaya ses premières rimes, avant même de connaître les règles de la versification. Son talent naturel cependant, perça dans ses précoces ébauches, et à l'âge de quinze ans les vers de notre compatriote jouissaient déjà d'une grande renommée parmi ses camarades du Collège Normal de New York qu'elle fréquentait alors.

Ses débuts dans la poésie française furent marqués par un cruel déboire. Quoiqu'elle n'eût autour d'elle aucun maître ni personne qui pût la guider dans cette voie difficile, la jeune fille, comme dominée par la fascination du rythme et poussée par une vocation irrésistible, eut un beau jour la pensée de chanter l'amour dans sa langue maternelle. Il lui arriva de composer une pièce dont les vers avaient trop de pieds, ou en manquaient, selon le point de vue où l'on se place : ils en avaient onze. Le malheur voulut qu'elle adressa le morceau à un élégant poète actuellement égaré dans la politique — M. Rémi Tremblay pour ne pas le nommer — qui rédigeait alors l'*Indépendant* de Fall River (journal appartenant justement aujourd'hui au mari de M^{lle} Duval-Thibault, qui le dirige avec un talent remarquable).

Le fervent serviteur des muses, en constatant le crime de lèse-alexandrin commis par la jeune rimeuse, entra dans une lyrique colère, et renvoya les vers boiteux avec une sévère leçon de versification — la première qu'ait jamais reçue l'auteur des *Fleurs du Printemps*.

Car cette mésaventure, qui faillit tout d'abord décourager à jamais la sensitive artiste, eut d'excellents résultats. L'enfant bientôt se remit au

travail, mais cette fois avec plus de méthode ; son talent discipliné se développa rapidement et mit au jour de délicieuses créations toutes vibrantes d'une émotion naïve et sincère.

L'auteur a fait une gerbe de toutes ces fraîches éclosions, et les a publiées en un coquet volume portant sur la couverture ce titre : *Fleurs du Printemps*.

Notre distingué confrère, M. Thibault, qui l'épousa en 1888, ne contribua pas peu à donner à ses remarquables aptitudes une judicieuse direction. M. Benjamin Sulte d'Ottawa, et l'athénien bien connu M. Garneau de la même ville, furent aussi pour elle d'excellents conseillers.

M^{lle} Duval-Thibault est mère de deux petites filles qui occupent presque exclusivement son cœur et distraient son esprit du culte des lettres. Elle songe pourtant à ses heures de loisir à écrire un roman qui plaidera contre l'annexion. Elle rêve pour son pays l'indépendance.

Si les muses au dehors unissent leurs accents à l'éloquence de nos meilleurs tribuns, dites-moi, les maîtres de nos destinées pourront-ils résister longtemps à un tel concert ? . . .

Je ne citerai de notre poète qu'une pièce bien courte, prise dans les *Fleurs du Printemps*, mais qui donnera une idée de la grace spirituelle de sa manière et de l'originalité de son talent.

Comme L'Amour.

La rose est pleine de charmes

Comme l'amour ;

Mais son feuillage a des armes,

Et sa corolle a des larmes

Comme l'amour.

* * *

Prenez-la, car elle est belle

Comme l'amour ;

Mais son épine cruelle

Doit se cueillir avec elle

Comme l'amour.

M^{me} Dandurand.